



OUT OF PAPUA NEW GUINEA

Le titre-pastiche du long-métrage de Sydney Pollack *Out of Africa* sera un bon indicateur de la période en question : 1986. Jeune marié, pour me soustraire à la vie en caserne je choisis d'effectuer mon service national en tant que VSNA (Volontaire du Service National Actif), et suis nommé en Papouasie-Nouvelle-Guinée. Ainsi, deux mois après notre mariage, à 22 et 25 ans, nous partons vivre chez les Papous. Ces deux

années ne nous permettront ni retour, ni escapade hors du pays : un confinement, en quelque sorte, à 20 000 km de la France — mon statut de militaire ne m'autorisant pas à quitter le pays — sans perspective de voir nos proches. J'ai choisi de relire notre journal de bord, deux grands cahiers au format improbable de 20 x 33 cm achetés chez *Steamships*, tenu méticuleusement au quotidien, afin d'en extraire l'essence de ce qui constituait notre vie.

Jeunes mariés confinés pendant deux ans au pays des coupeurs de têtes, à 20 000 km de chez eux et sans espoir de retour...



© Michel Thomas

Au show de Mount Hagen (1)

Cette veuve ôtera un collier de larmes de Job chaque jour, jusqu'à la fin de son deuil (2)

L'avion était souvent le seul moyen de transport (3)

Le Melanesian Explorer sur le Sépik (4)



The Marooned 2 !* (*échoués, abandonnés)
Après quelque 21 heures de voyage, nous nous embarquons pour la dernière étape avec *Air Niugini*. "Petite mise en condition : on nous conseille de respirer le nez et la bouche couverts d'un mouchoir afin de permettre à l'équipage d'aseptiser l'avion. Six heures plus tard, premier aperçu de la PNG au travers du hublot : collines vallonnées aux allures désertiques où quelques arbres calcinés s'érigent tels des squelettes noircis. Seule une mer bleue paradisiaque égaie le paysage. Nous sommes dans le Pacifique. Pas de piste d'atterrissage en vue lorsque, soulagement, l'avion touche terre. Étrange sentiment d'avoir atteint un pays éloigné de toute civilisation. Les taches rouges qui maculent le sol n'ont rien de rassurant. Nous apprenons plus tard qu'il s'agit de crachats, dus à la mastication de la noix d'arec (de bétel)".

Désapprendre le temps À peine arrivés, nous comprenons que rien ne serait plus comme avant. Toute démarche administrative, tout déplacement, la moindre course est une aventure. En effet, il n'existait à l'époque qu'une quarantaine de kilomètres de route goudronnée à l'est et à l'ouest de Port Moresby, la capitale. Le reste, c'était de la piste. "Il est plus facile de construire un airstrip qu'une route" ai-je écrit dans notre journal. Les autres déplacements devaient se faire en avion, parfois des monomoteurs pouvant contenir entre 3 et 5 passagers. Nombre des personnes rencontrées dans les missions nous avoueront ne jamais avoir vu ni bateau, ni voiture, sans parler de train, inexistants sur l'île. Plusieurs fois, nous nous rendrons à l'aéroport pour entendre qu'un fonctionnement défectueux à bord de l'appareil, qu'un plein de kérosène non effectué, que le vent qui commençait à se lever... ne nous permettrait pas de partir à l'heure. Parfois on faisait une tentative de décollage avec une partie des passagers afin d'alléger le poids de l'avion, quitte à rebrousser chemin en fonction des conditions atmosphériques. Un feu de brousse en bout de piste ne nous permettra pas non plus d'atterrir à l'heure, quelques mois plus tard et il faudra à notre pilote un talent certain pour parvenir à faire reprendre de la hauteur à notre appareil.

Ralentir : snail mail* (*courrier escargot)
Proches de l'Ambassade de France, de qui je dépendais pour mon travail d'attaché linguistique et lecteur de français, nous avions rendez-vous chaque vendredi, jour d'arrivée de la valise diplomatique. Très vite, nous sommes repérés grâce à notre courrier de ministre : une dizaine de lettres par semaine et jusqu'à une vingtaine en période faste. Nous passions des soirées à écrire, à coucher nos impressions sur le papier, en ajoutant à notre envoi quelques photos. Parfois leur développement était totalement raté et il fallait recommencer lorsque la pellicule n'avait pas été détériorée : "couleur jaunâtre, pliures, rayures, coulées de colle sur les diapos". Il s'agissait pour nous de partager et pour nos familles et amis de nous accompagner à distance. Cette valise diplomatique nous apportait également de quoi égayer notre quotidien : des cassettes audio enregistrées par nos amis : JJ Goldmann, Jeanne Mas, Carmel, Hipsway, Icehouse, Miles Davis... C'était avant Deezer, certes...

Téléphoner en PCV (abrév. de paiement contre vérification). Exercice rare et périlleux, il aboutissait parfois et alors, quel n'était pas l'étonnement, à l'autre bout du fil, de recevoir un appel des *Papous* (c'était comme ça qu'on nous appelait) ! Surtout si l'appel s'était perdu en route,



entre Sydney et Amsterdam et qu'il aboutissait après quatre heures d'efforts récompensés. Je me souviens du décalage des voix : il fallait dire une phrase, attendre que le son parvienne au destinataire. Que celui-ci réponde, avant de poursuivre la conversation. La patience était de mise. Et on parlait cinq minutes. Ça coûtait cher !

Se déplacer Nos déplacements étaient limités et lents. "Paysages très verdoyants et très accidentés. Nous nous déplaçons en PMV (Public Motor Vehicle) dans la région des Highlands. Les diplomates utilisent leurs véhicules. Nous prenons les moyens de transport locaux. Aujourd'hui, au bout de 40 minutes, la moitié des passagers a dû descendre du bus qui ne pouvait pas monter la côte ! Puis nouvel arrêt pour réparer le pneu qui n'a pas supporté les nids-de-poule... Je suis assis à côté d'un homme vêtu d'un pagne. Certains ont de magnifiques coiffes et le visage couvert d'une poudre ocre. Plusieurs femmes portent leurs

enfants dans des *bilums*, grands filets colorés qu'elles accrochent sur l'avant de la tête et portent dans le dos. Nous sommes au pays des Huli Wigmen. On croise des hommes armés d'arcs et de flèches. Les guerres tribales vont bon train. Alors que nous nous trouvons à la sortie de Wabag, après une visite d'une léproserie à la mission de Yampu, nous nous sommes retrouvés au beau milieu d'une quarantaine de guerriers, armés d'arcs et de flèches, portant jeans et baskets et tenant des boucliers de tôle ondulée. Les gens des Highlands ont la réputation d'être assez impulsifs et d'avoir l'esprit très combatif. La veille, un magistrat de leur ethnie a été tué et découpé en morceaux avant d'être jeté sur la route. Les guerriers nous font simplement signe de rebrousser chemin. Ce n'était pas avec nous qu'ils voulaient en découdre, ouf ! Le plus grand danger sur la route c'est d'écraser un porc car ceux-ci surgissent à tout moment et constituent leur plus grande richesse. Il nous faudra quatre heures pour parcourir quelque 100 km de piste."

Nous nous sommes retrouvés au beau milieu d'une quarantaine de guerriers, armés d'arcs et de flèches, portant jeans et baskets et tenant des boucliers de tôle ondulée



Un enfant fait sa sieste dans un "bilum". Les femmes se séparent rarement de leurs bébés et accomplissent ainsi les tâches quotidiennes (5)

Enfants dans un village en bordure du Sépik (6)

Haus Tambaran, maison initiatique des hommes (7)

Maison traditionnelle dans un village du Sépik (8)

Les pierres chaudes permettront une cuisson à l'étouffée de plusieurs heures (9)

L'impression plutôt discrets l'emportait sur celle d'être de simples touristes

Lors de nos nombreuses escapades hors de la capitale, nous avons utilisé d'autres moyens de transport comme la pirogue à balancier pour rejoindre l'île de Yule, la pirogue — un tronc d'arbre creusé, avec une proue sculptée en tête de crocodile — pour nous promener sur la rivière Sepik et passer de village en village, au travers des palétuviers et des pandanus. Le voyage dans la benne d'un pick-up nous fera apprécier la douche dans le carmel désaffecté où nous étions hébergés. Nous avons également acheté une petite Suzuki ayant appartenu à un missionnaire français, tape-cul, mais que nous adorions ! Par contre, on nous recommandait systématiquement de nous déplacer à plusieurs voitures, les expatriés constituant les cibles privilégiées des *rascals* — bandits locaux. Les histoires narrées dans le *Post Courrier* "le journal le plus fumé sur la planète", ne laissent augurer rien de bon à celui qui portait des signes extérieurs de richesse. La hache et le *bush knife* permettaient souvent d'obtenir la caméra ou le bijou convoité, au prix de la vie de la victime.

Croisière sur le Sépik avant les géants des mers... "À une heure de vol de Port Moresby,

nous nous rendons dans la East Sepik Province dans un avion de 15 places. Survol d'étendues vierges couvertes de forêts, de rivières et de lacs. Puis nous embarquons à bord du *Melanesian Explorer* où nous ne sommes que 12 à bord : une octogénaire américaine, un couple d'Argentins, trois hommes d'affaires allemands, deux cinéastes australiens, un couple qui tient un magasin d'artefacts à Cairns, ainsi que nous deux, jeunes tourtereaux du coin !". Premier arrêt dans un village relié par voie fluviale au reste du monde : les enfants sont ravis de nous accueillir. Visite du *Haus Tambaran*, maison des hommes où s'opèrent des rituels initiatiques, des scarifications, auxquels nous n'assisterons pas. Sur le siège de l'orateur — objet sacré — se trouve un tas de brindilles. L'homme qui prend la parole scande son discours en déposant un brin à terre, à chaque point important. Lorsque le tas est épuisé, il se tait. Nous poursuivrons notre périple en accostant dans le village de Tambanum, où l'anthropologue Margaret Mead a séjourné. Descente du fleuve jusqu'à un autre village où les petits ont les cheveux bouclés et blonds." Nous étions très conscients, à l'époque, de vivre quelque chose d'exceptionnel et de rare. Tout d'abord,

le prix payé par les autres passagers était sans commune mesure avec ce que nous avons dépensé. Et surtout, le nombre de passagers était tel qu'on avait l'impression de voyager en famille. Les passages le long du fleuve n'étaient pas fréquents et, même si les villageois nous attendaient avec impatience, l'impression d'être des invités plutôt discrets l'emportait sur celle d'être de simples touristes.

PNG : Land of the unexpected "En ce moment, à Port Moresby, on reçoit une tonne de riz gratuit pour l'achat d'une voiture Nissan" pouvait-on lire dans *Niugini News* en octobre 1987. Ces deux années passées à l'autre bout du monde ont exercé notre flexibilité et notre faculté d'improvisation. Chaque rencontre était un cadeau et nous avons eu le bonheur de revoir certains de mes anciens élèves qui avaient obtenu une bourse du gouvernement français pour étudier à Toulouse. L'un d'entre eux devait cartographier le pays, ce qui n'était pas encore réalisé dix ans après l'indépendance (1975). Nous avons eu la chance de vivre en Papouasie-Nouvelle-Guinée dans les années quatre-vingts alors que l'expérience était souvent réservée aux missionnaires, explorateurs, mercenaires ou *misfits* (rejetés du système) et



autres chasseurs de papillons. Elle ne faisait pas partie de la top liste des destinations de rêve non plus. Qu'en est-il aujourd'hui ? Nous n'y sommes jamais retournés, mais savons que la situation politique est plutôt instable. Nous serions ravis d'échanger avec des voyageurs qui ont une expérience plus récente et qui pourraient nous parler de la PNG du XXI^e siècle.

Texte et photos

Jean-François et Gabrielle Burgnard (74)

SUR LE WEB

www.marchandsdereve.com

